Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 15

Artikel: Coin de chez nous : Orbe : [1ère partie]
Autor: Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217902

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

de saint Jacques. » S'agit-il bien de deux chapelles ou d'une seule qui aurait changé de nom à un moment donné ? Nous penchons pour la seconde hypothèse, sans cependant pouvoir nous prononcer catégoriquement. Quoi qu'il en soit, bornons-nous à constater que l'existence de la chapelle de Renens est attestée par deux actes parfaitement authentiques. L'un, daté de 1349, par lequel Perrod Gondo, de Lausanne, lui lègue une cense d'impôt d'huile, ne spécifie pas sous quel vocable elle était placée. L'autre prouve qu'en 1458, cette chapelle était dédiée à saint Jacques et qu'elle se trouvait dans le village, au dessus de la maison de Jean Chappuis, paroissien de Vidy.

Dès lors, nous sommes fondé à croire que cet antique bronze provient de la chapelle de Renens, démolie sans doute au moment de la Réformation et qu'il n'a jamais cessé d'être la propriété de la commune qui le possède actuellement. Est-il classé comme monument historique? Nous l'espérons. Toutefois, si tel n'était pas le cas, il vaudrait la peine d'assurer la conservation de cette vénérable relique en la plaçant sous la protection de nos hautes autorités cantonales.

Fr.-Raoul Campiche, archiviste.

ET MADAME ARGUMENTE...

On se souvient des vers très spirituels de notre fidèle collaborateur André Marcel, vers dans lesquels il attaquait, oh ! très gentiment, du reste, le sexe aimable. Mais les dames ne se tiennent jamais pour battues. Nous avons déjà publié plusieurs répliques. En voici encore une.

Hier, tes yeux suppliants
De chien fidèle et peureux,
Imploraient à chaque instant,
Le Don de mon cœur vertueux.

Aujourd'hui combien tu dédaignes
Tout, jusqu'au plus tendre sourire,
Avec un merveilleux sans-gêne;
Et mes alarmes te font rire.

Demain, le «Trésor» d'autrefois
Aura perdu de sa valeur,
Et tu répéteras cent fois :
« Je ne suis qu'un souffre-douleur.»

Hier, tu étais spirituel,
— Ou du moins tu paraissais l'être —
Tu parlais d'amour éternel
Dans un nid où je serais maître.

Aujourd'hui ta flamme vacille
Sous un vent de banalité,
Et ton charmant esprit pétille
De sottise et vanité.

Demain tu ne sauras que dire
A celle que tu aimais tant;
Hélas ! tu ne pourras que lire.
Ton cigare entre les dents.

Hier, à mes genoux tu passais
Les meilleurs moments de ta vie;
En soupirant tu cherchais
A glisser l'anneau qui nous lie.

Aujourd'hui c'est le cabaret
Qui, chaque soir, te voit paraître,
Il a pour toi tous les attraits
Qu'a l'Amour divin sur un prêtre.

Demain, peut-être, l'escalier
Gémira sous des pas tremblants;
Il faudra te déshabiller
Comme un tout petit enfant.

Et ce jour là, sans aucun doute,
Le souvenir de ta Camille,
Renaîtra avec une goutte
De bienfaisantes camomilles.

Et vous Monsieur Marcel André,
Allez vite à la campagne;
Là, au moins, vous récolterez
Les semis de votre compagne !

Sourire d'Avril.

LA PREMIÈRE POÉSIE

RENE ferma le *Journal illustré.* Ses mains dérangèrent les cheveux bien lissés et ses yeux, une centième fois, interrogèrent le papier bleu, glissé sur la table entre ses deux coudes. Sa poésie ne valait-elle pas celle qu'il venait de lire, imprimée en belles gothiques ?

Oui, ce que j'aime en toi, c'est l'éclat de tes yeux
Le dessin de ta bouche et l'or de tes cheveux

Un, deux, trois, quatre, cinq, six... un, deux, trois, quatre, cinq, six... Le nombre était exact. Et, pourtant, ce *« et l'or de tes cheveux »* ne l'enchantait plus, lui apparaissait même comme une banalité assommante. Et puis, elle était brune... Il voulut chercher encore.

Dehors, le vent s'obstinait, en sifflant longuement dans les arbres. La fenêtre de l'auberge craquait sous les ruées plaintives. Devant le gros poêle aux tuyaux ronronnants, le chien Zoulou, quiet et bonasse, somnolait. Au fond, à gauche, sur le banc de cuir noir, Bluette tricotait. Et le regard de René qui, depuis un instant, implorait vainement les traits bons de Ruchonnet, se posa sur la jeune fille. Il revit la coiffure noire, nette de lignes sur les joues rosées, les grands cils bruns baissés sur l'ouvrage de laine blanche, le dessin séduisant du nez, un brin arqué. Elle ramenait le peloton et, un moment, ses yeux croisèrent ceux du poète. Il regarda sous la table. Des souliers bas, une cheville, moulée de noir, fine, volontaire.

Ses vers l'attendaient. Ah ! oui, être publié; car, devant tant de gloire, elle ne saurait rester indifférente et lointaine. Sept coups rompirent le silence chaud et lourd. Cette fois, il était bien décidé. M. Marvet, le directeur du *Journal illustré,* allait venir prendre, comme chaque soir, son bitter. Il lui présenterait son œuvre. Un échec ? Alors, tant pis; au moins n'en reparlerait-on plus...

* * *

M. Marvet reposa le papier bleu. Il eut un sourire complaisant et, à René, suspendu à ses lèvres :

— Il y a de bonnes choses, mon jeune ami, dit-il, mais il faut encore travailler. Achetez donc un bon manuel de versification.

Un refus, quoi, avec des formes aimables. Il s'injuria mentalement : cette poésie était idiote. Pourquoi être allé, de gaîté de cœur, au devant d'un affront ? L'éditeur le quitta avec un « Au revoir, jeune homme ! » qui l'agaça. Bluette, les sourcils sérieux, comptait les mailles de son tricot. Elle répondit si gentiment à son salut qu'il crut à de la commisération...

* * *

Le vent harcelait les branches qui pliaient de lassitude ou succombaient en des craquements. De larges gouttes tombaient sur le bois mort avec des bruits mats. René avançait, son buste luttant contre l'obstacle invisible quand, machinalement, ses mains cherchèrent le papier bleu. Puis, il se souvint. Le maudit poème devait être sur la table de l'auberge. Une honte le prit : cette feuille, qu'on lisait sans doute en souriant, il allait la reprendre, en jeter les débris à la furie de l'air. Essouflé, il pénétra dans l'auberge.

Le papier n'était plus sur la table, mais Bluette tricotait toujours. Il la regarda, hésitant; elle sourit et lui tendit le papier bleu :

— Voilà, dit-elle. Elle est très bien faite, votre poésie, René.

Il eut peur qu'elle se moquât. Pourtant elle le regardait, sincère, interrogative. Alors, il rétorqua mollement et lâchement :

— Oh ! j'ai fait cela sans intention... pour me distraire...

Elle s'étonna. Mais, elle était expressive, sa poésie. Si expressive qu'elle aurait bien aimé savoir, ajouta-t-elle, en souriant, qui l'avait si bien inspiré.

Elle le fixa tranquillement, sans coquetterie. Lui, ouvrait de grands yeux. Il prit son courage toute son audace et, doucement, il avoua :

— Vous, Bluette...

Dehors, le vent hurlait contre l'angle de l'auberge. Le tricot gisait, abandonné, sur le vieux banc de cuir. Et René serrait bien fort une petite main confiante. Le traité de versification, le *Journal llustré* et son avenir de poète, que tout cela était loin, maintenant. Il pensait à tout autre chose et, les traits inquiets, il le dit à la jeune fille :

— Bluette, votre père voudra-t-il ?

Henri Chappaz.

COIN DE CHEZ NOUS

ORBE

LES quelques passages suivants sont extraits d'un article paru dans le *Journal d'Yverdon* et dû à la plume de notre collaborateur Jean des Sapins :

Comme toutes les villes féodales, comme Fribourg et Berne, elle se dresse sur une colline. La rivière qui débouche des gorges profondes coule au milieu des prairies, saute par dessus les barrages, passe sous un pont de pierre — un pont d'une seule arche — et fait à la petite ville une ceinture de ses eaux verdâtres. Voici le moulin, puis l'usine à gaz. Le long des quais, ouvriers et bourgeois pêchent à la ligne. Après avoir baigné les jardins minuscules et de vieilles maisons grises qui s'abritent à l'ombre des remparts, la rivière s'en va, entre ses rives endiguées, toute droite, à travers la plaine, jusqu'à Yverdon.

Pittoresquement située au pied des derniers gradins du Jura, Orbe n'a conservé de son lointain passé féodal que de vieux pans de murs émergeant des jardins, des vergers et des vignes.

Quand on vient de la plaine, il faut prendre l'étroit chemin de ronde qui, par un escalier, conduit à la poterne. On passe sous la haute tour grise de l'église, puis on longe la ruelle déserte qui conduit à l'Esplanade. Du haut de cette terrasse, faite des débris du vieux château, on jouit d'une vue merveilleuse. Au levant, c'est la plaine de l'Orbe, puis les collines du Gros-de-Vaud et, à l'horizon brumeux, les Alpes. Au couchant, le sol s'élève, par gradins successifs, en un gigantesque escalier qui monte jusqu'à la crête du Suchet. Au nord, c'est Yverdon, le lac de Neuchâtel, les hauteurs d'Estavayer et, tout au fond, le Vully, pareil à une colline toscane. Admirables lointains qui forment un contraste frappant avec les crêtes jurassiques émergeant de la grande forêt.

De beaux arbres font, en été, un dôme de verdure au-dessus de cette esplanade. De l'ancienne forteresse, il ne reste qu'une pauvre vieille tour couverte d'une calotte de maçonnerie ; seul témoin des combats qui se livrèrent sur ce sol héroïque où jadis Nicolas de Joux résista aux assauts répétés des Suisses.

Pareille à un grand mutilé de ces furieux combats, la tour reste là, toute seule, enveloppée d'ombre et de silence, dans son délabrement.

Quand on redescend, on passe devant l'église, la vieille église au style ogival et aux nombreuses colonnes. En bas, dans la plaine, la fabrique de chocolat étale ses toits rouges et dresse ses cheminées dont la fumée ne peut atteindre le haut clocher carré, flanqué de quatre tourelles. Contraste ! C'est le présent et le passé qui se font face. La tour grise du château et la haute cheminée de l'usine semblent poursuivre, entre elles, un dialogue éternel. Par les meurtrières du clocher, on aperçoit les belles cloches qui, chaque dimanche, appellent les fidèles, ou qui, le soir, dans le crépuscule, sonnent à toute volée pour annoncer une fête patriotique ou religieuse. C'est là, sous ces voûtes sombres que demeure, vivace, le souvenir de Pierre Viret, enfant d'Orbe.

Bien mieux que l'intrépide Farel, originaire du Dauphiné, bien mieux que le rigide Calvin, ancien élève des Jésuites et compagnon de Saint-François Xaxier, Pierre Viret fut l'âme de la Réforme en terre vaudoise. Puisqu'il était de

notre race, il possédait cette douceur mystique bien faite pour gagner les cœurs à sa cause. Sa nature sensible s'opposait, avec une ferveur sacrée, à la manière forte des conquérants d'alors, aussi le plus doux des réformateurs, celui qui n'étant que bonté, bienveillance et sourire, dut-il prendre le chemin de l'exil.

De l'Esplanade on arrive sur la Place du Marché où coule une fontaine à quatre goulots — une fontaine au bassin octogonal. Tout autour de la colonne, surmontée d'un guerrier tenant la poignée de son épée, il y a, en été, des corbeilles de géraniums et de bégonias. C'est jour de foire. Les paysans sont là, en blouse bleue ou en blouse grise. Ils vont et viennent autour de leur char à ridelles puis entrent dans la pinte voisine pour conclure un marché.

(A suivre.) JEAN DES SAPINS.

Les nouvelles pièces de cinq francs. — Dis donc, Eugène, elle n'est ma fi pas bien belle cette nouvelle pièce de cent sous.

— Ça dépend !

— Comment, ça dépend ?

— Eh, bien sûr, c'est comme les dragons : quand on n'en voit qu'un seul c'est jamais si beau que quand il y en a tout un escadron !

Il y a langue et langue. — Un de nos plus sympathiques magistrats entre dans une boucherie de la ville pour y acheter une langue; ce que voyant, un de ses anciens camarades d'études lui dit :

—Il faut croire qu'il y a des gens qui n'en ont pas assez.

— C'est une qui, au moins, ne dira de mal de personne, répliqua en souriant notre magistrat.

POULARD ET MOTTU

Otez-vous de partout ! (Suite.)

Tout en récriminant, Poulard et Mottu descendent vers la gare du Flon. Ils vont, tête basse. Malgré l'épaisse couche de philosophie — ou d'indifférence — dont la vie les a recouverts, cette aventure de Montbenon les taquine. Non qu'ils ressentent l'affront, car ils n'ont plus l'épiderme assez délicat pour ressentir une blessure d'amour-propre; mais ils se voient traqués, repoussés, éloignés de partout. Et leurs idées de voyage reviennent les hanter. Béguin, ce vieux poitrinaire vivant sur les grandes routes avait raison : mieux vaut la campagne.

— Bien sûr, fait Mottu, bien sûr, mais où aller ? C'est pas le tout de suivre les chemins, il faut connaître. Et puis les paysans ne sont rien tant commodes...

Pensant aux aboiements des molosses dans le bois, il ajoute :

— Il y a les chiens.

D'ailleurs, combien de fois, déjà, ont-ils tenté de s'évader, de quitter la ville, de courir les champs et les villages. Combien de fois sont-ils partis d'un bon pas, secouant, au figuré, la poussière de leurs chaussures contre cette cité devenue inhospitalière aux amateurs de *farniente* et de beuveries peu coûteuses ? Combien de fois ? Dix, vingt, trente, cinquante. On ne saurait les compter. Et toujours, toujours, ils sont revenus, ne s'étant pas éloignés de cinq kilomètres. Ils savent cela. Ils connaissent leur faiblesse et c'est pourquoi ils n'insistent guère sur ce projet de voyage qui aboutirait, comme les autres, à un ridicule avortement. Au village, plus encore qu'à la ville on leur dirait :

— *Otez-vous de partout !*

* * *

La crainte de rencontrer des gens indiscrets ou simplement curieux les détourna de la voie coutumière. Ils laissent derrière eux le Grand-Pont et suivent, entre les hangars et les magasins, la route qui conduit à la place Chauderon. Cette route, d'ailleurs, ne leur plaisait que par sa solitude. Il y passe peu de monde et surtout peu de gens à craindre. Et Poulard continuait son monologue.

— Il n'y aura bientôt plus moyen de vivre, non, ma foi, avec toutes leurs histoires. Dans le temps, avant les trams, on pouvait encore faire sa journée les mercredi et les samedi, au marché. Y avait toujours un panier à porter, une petite commission, quelque bricole, quoi ! A présent, du diantre si on peut se faire dix ronds dans une matinée. Ils ont fichu des wagonnets à la queue de leurs voitures et les paniers vont dessus, parbleu. Nous, on peut se taper. On empêche. Faut débarrasser le pavé. On est de la « gnognotte », rien de plus.

Mottu approuvait de la tête. Il dit :

— Et le dimanche, voilà encore un sale jour.

— Je te crois. Les rues pleines de gens qui vous guignent de coin parce qu'ils ont mis leurs belles frusques. Faut se cacher... On ne sait pas où se mettre. C'est une vie de chien.

Ils arrivaient sur la place Chauderon. Poulard eut un geste de dédain pour les immeubles neufs, pour le Crédit foncier, plus somptueux que de raison, pour le pont de Montbenon — sur lequel ils ne passaient que de nuit — en un mot pour tout ce que son enfance n'avait pas connu. Seul, le poids du foin, non encore transformé, lui parut présentable.

Tout à coup, l'idée lui vint qu'après les émotions de cette promenade, il boirait bien quelque chose, un petit verre de quoi que ce soit. Et il chercha dans ses poches une très problématique pièce de deux sous. Mottu, moins idéaliste et connaissant fort bien — trop bien — la situation financière de Poulard et la sienne propre : passif insignifiant — par défaut de crédit — actif nul — par défaut de numéraire — haussa les épaules et grogna :

— Ne perds pas ton temps...

— Enfin, on ne sait jamais.

— Qu'oui, qu'on sait. Fauché tous les deux. C'est connu...

— On peut pourtant pas boire à « kroum »[1].

— Faudrait trouver une bonne poire...

— J'en vois pas.

— Moi, non plus.

Ils stationnaient à côté du Poids-du-foin. Mottu, encore qu'il sut parfaitement l'inutilité de ses recherches et qu'il vint de le proclamer, fouillaient aussi les poches de son pantalon. Et ils étaient, tous deux, si absorbés dans la constatation de leur misère qu'ils n'entendirent pas le roulement d'un char de paille attelé d'un bœuf qu'un paysan amenait au pesage.

— Gare dessous ! cria l'homme.

Mais les deux camarades surpris, éperdus, hésitaient, se heurtaient, l'un tirant à droite, l'autre tirant à gauche. Si bien que le paysan, amusé et jovial, se mit à rire.

— Allons ! que diable ! assez dansé.

Mais les autres s'embarrassaient davantage. Alors l'homme — sans soupçonner assurément l'étange coïncidence — cria, dans un nouveau rire :

— *Otez-vous de partout !*

Le char passa.

Poulard regarda Mottu qui regarda Poulard. L'horrible phrase les avaient médusés.

— Ils se sont donné le mot, grommela Mottu.

Puis, tous deux s'en allèrent, les épaules rondes, les jambes molles, les bras ballants, sans plus parler. Décidément, la mesure était pleine.

Sami de Pully.

FIN

RÉCRÉATION

Solutions du numéro du 10 mars,

Nous avons reçu 28 réponses justes aux deux questions.

Anagramme : Lampe — Palme.

Charade : Mi-Reille (Mireille).

Par tirage au sort, les primes sont échues à Mme Louis Monod, à Vevey, et à M. Vittel, préfet, Rolle.

[1] A crédit.

Diagonale.

Les sept mots que je vous apporte
Sont à placer de telle sorte
Qu'on puisse très facilement
Lire diagonalement
Deux noms : un auteur dramatique,
Un compositeur de musique.

Pélican — Péniche — Afrique — Imbiber — Demande — Lourdes — Raphaël

Charade.

Personnage mythologique. —
Une boisson hygiénique. —
Un des pronoms indéfinis. —
Avec ces trois mots réunis
Vous obtiendrez la basilique
Qu'on a changée en Saint-Denis
Des héros de la République.

Il sera tiré au sort deux primes entre les réponses justes aux deux questions, qui nous parviendront avant le 28 avril. Nous rappelons que ces concours sont réservés exclusivement à nos abonnés.

ASSOCIATION DES VAUDOISES

Réuni à Lausanne chez Mme Widmer, le Comité central de l'Association des Vaudoises a admis, le jeudi 22 mars, « La Patriote » comme section de Vallorbe de l'Association des Vaudoises.

L'assemblée de Payerne.

La Vme assemblée générale annuelle de l'Association des Vaudoises est convoquée pour le dimanche 27 mai à Payerne, avec le programme suivant :

11 h. Assemblée générale au Théâtre ;
13 h. Dîner au Stand. (On peut apporter ses provisions.)
14 h. 30. Exposé de M. A. Burmeister, professeur, sur le passé de la ville de Payerne.
15 h. Visite de la ville, de l'Abbatiale, etc.
17 h. Thé au Stand.

Les Vaudoises membres de sections ou isolées sont priées d'assister nombreuses à l'assemblée de Payerne; elles auront amplement le temps de se voir, de causer, de faire bonne connaissance et de nouer d'agréables amitiés.

Les chants officiels seront : « Salut, glaciers sublimes »; « Le Canton de Vaud si beau », d'après l'Ecole Musicale et la « Marche des Vaudoises » d'après le Chansonnier du Pays romand.

Les sections sont priées de désigner leurs déléguées et d'inscrire leurs participantes d'ici au 10 mai auprès de Mlle M. Nicodet, 2 avenue de Rumine, Lausanne. Celles que l'éloignement empêchent de se rendre à Payerne en une journée et qui désirent coucher à Lausanne sont priées de s'adresser à Mme Mermod, villa d'Ossola, Ouchy.

Fêtes de Davel.

Le Comité de l'Association des Vaudoises recommande aux femmes qui, à l'occasion du IIme centenaire de la mort de Davel, porteront le costume vaudois, de le porter correct, sans fantaisies de mauvais goût, et conforme à la description qu'en a établie Mme Widmer-Curtat.

Royal Biograph. — Au programme de cette semaine la direction du Royal Biograph a inscrit une œuvre des plus populaires tirée du roman d'Octave Feuillet **Le Roman d'un jeune homme pauvre,** grand film dramatique en 5 actes qui bénéficie de l'interprétation de Pina Menichelli, la brillante vedette italienne et de Luigi Serventi, un des plus récents jeunes premiers d'Italie. L'œuvre en elle-même est suffisamment connue pour que nous nous dispensions de la commenter. Citons encore deux films : **Le Sosie de Fatty,** un nouveau succès de fou-rire des plus récents et **La récolte et le transport des bananes des Antilles,** film documentaire de tout premier ordre obligeamment prêté par la Maison Frutabell, S. A. Dimanche 15 matinée ininterrompue dès 14 h. 30.

Très prochainement « Néron » film à grand spectacle qui remportera certainement le même succès artistique que la « **Glorieuse Reine de Saba** » et qui est une des créations américaines des plus sensationnelles bénéficiant du concours de deux artistes français, M. Grétillat et Mlle Derval.

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE
SE BOIT GLACE G. 162 L.

N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise
Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint aux meilleures conditions tous les vêtements défraîchis.

J. Bron, édit. resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.